

effet, dans la première croisade, l'intrépide monarque remporta de brillants succès et, lorsque la trahison l'eût plongé dans les fers, sa piété et sa grandeur d'âme inspirèrent aux infidèles le respect et la crainte du nom chrétien. Ce fut encore cette croisade qui conduisit Louis IX en Palestine où il releva le courage abattu des malheureux chrétiens de ce pays, les mit en état de se défendre contre les infidèles et tira de l'esclavage une multitude de chrétiens.

Un traité honorable couronna la seconde croisade de Saint Louis : une convention conclue entre le roi de France et le prince musulman, garantit aux pèlerins qui se dirigeaient sur Jérusalem, un passage libre sur la Méditerranée, et rouvrit à la foi les portes de l'Afrique.

On peut affirmer en toute sécurité que le règne de Saint Louis fut pour la France une ère de bonheur et de gloire. L'illustre monarque qui, à la couronne royale, unissait celles bien plus précieuses de la sainteté et de la justice, conduisit la France dans cette voie prospère et heureuse. Il montra que la religion seule peut donner à la royauté une grandeur véritable et à une nation, des rois sages et capables d'assurer le bonheur de leurs sujets.

JOS. THÉRIAULT—*Rhétorique.*

LES CIMETIÈRES CATHOLIQUES

ET

LES PAIENS MODERNES.

L'une des tactiques les plus communément employées par les adversaires de la Religion, consiste à battre en brèche, *au nom de la science*, les croyances et les pieuses coutumes léguées par les âges de foi. Les cimetières catholiques, avec leurs croix et leurs symboles religieux, offusquaient depuis longtemps les regards des impies. Il fallait à tout prix les faire disparaître. Désespérant de renverser, par les seuls arguments d'un froid scepticisme, une institution si profondément enracinée dans les mœurs, les incrédules de toute couleur firent appel à la *science*. Une croisade fut entreprise et l'on prétendit démontrer, *toujours au nom de la science*, que la plus grande partie des maux qui fondent sur l'humanité, doivent être attribués à la pernicieuse coutume d'agglomérer les dépouilles humaines dans les cimetières.

Pour faire réfléchir sur la terre l'âge d'or, pour voir disparaître à tout jamais les causes des épidémies périodiques qui déciment les populations, il faut substituer la *crémation* à l'inhumation, il faut remplacer un système suranné et dangereux par un procédé artistique et digne du siècle de progrès. Il pouvait être bon, dans cette époque d'ignare mémoire qu'on appelle le

moyen âge, d'abandonner les corps à l'action des agents qui les dissolvent naturellement, mais en plein XIX^e siècle, ne serait-ce pas enrayer la marche triomphante du progrès indéfini de l'humanité ? La crémation a donc été exaltée par tous les organes antireligieux, elle a été érigée en panacée universelle. On a péroré physique, chimie, hygiène et l'on s'est étonné que cette monstrueuse anomalie de l'inhumation des corps ait pu aussi longtemps braver le génie moderne.

A son tour la science catholique, la vraie science, s'est emparée de la question. L'infection de l'air, l'infection des sources, l'altération des eaux potables et les autres arguments invoqués par les *savants* promoteurs de la crémation ont été successivement réfutés *au point de vue scientifique*, par les illustrations de nos universités catholiques.

Nous ne pouvons, quant à nous, envisager la crémation sous ce rapport spécial ; nous nous en rapportons au jugement des hommes éminents qui ont élucidé la question par leurs lumineux écrits. Nous laisserons à d'autres plus compétents que nous, le soin de traiter la crémation au point de vue ecclésiastique et religieux, nous nous bornerons à protester contre cette innovation qui répugne profondément à nos mœurs et constitue une opération contraire au respect dû et universellement accordé aux défunts.

La mort marque d'une sorte de consécration religieuse le corps de l'homme ; c'est un sentiment qui a existé à toutes les époques, qui est commun à l'homme sauvage et à l'homme civilisé et qui ne peut disparaître qu'avec la nature humaine elle-même. Il y a dans cette précipitation violente à détruire la dépouille de l'homme une brutalité révoltante qu'il sera—répétons-le—difficile de faire entrer dans nos mœurs. Mais, comme on l'a vu plus haut, la cause de cette agitation bruyante doit être cherchée ailleurs que dans de prétendues nécessités hygiéniques. Cette campagne n'est, au fond, qu'un épisode de la grande lutte aujourd'hui engagée entre le paganisme et le christianisme, lutte perpétuelle, sans cesse renaissante à travers les âges, mais qui est arrivée de nos jours à un degré d'intensité extraordinaire.

Le paganisme est la religion des sens et de la matière ; c'est le sensualisme érigé en culte. Peut-on nier que cette religion commode, sans dogmes et sans prescriptions sinon la jouissance perpétuelle, compte de nombreux partisans aujourd'hui ? Il est incontestable, en effet, qu'un souffle puissant de paganisme agite nos sociétés actuelles. Eh bien, sous cette impulsion, il faut s'attaquer à nos cimetières et les faire disparaître à tout prix.

La religion chrétienne nous montre le Ciel comme notre patrie définitive, elle s'efforce de nous détacher de la terre et de ce qui est terrestre en nous ; dans ce but, elle nous rappelle à chaque instant, à côté des grands dogmes de l'existence de Dieu et de sa souveraine justice, celui de notre fin ici-bas et de l'immortalité de nos âmes. L'idée de la mort est sans doute une salutaire pensée pour celui qui croit en Dieu ; il y trouve une incitation puissante à bien faire. Mais il n'est pas d'idée plus importune que celle-là pour le sensualiste et le matérialiste, car ce n'est plus jouir que